

Boualem Sansal

Le train d'Erlingen
ou La métamorphose de Dieu



folio

COLLECTION FOLIO

Boualem Sansal

Le train
d'Erlingen

ou

La métamorphose de Dieu

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2018.*

Couverture : Cloud's walk, 2014 © Antonio Mora.

Né en 1949, Boualem Sansal vit à Boumerdès, près d'Alger. Il est notamment l'auteur du *Serment des barbares*, prix du Premier Roman 1999, et du *Village de l'Allemand*, Grand Prix RTL-Lire 2008 et Grand Prix SGDL du roman 2008. Boualem Sansal a reçu le prix de la Paix des libraires allemands (Friedenspreis des Deutschen Buchhandels) en 2011, le prix du Roman arabe 2012 pour *Rue Darwin*, et s'est vu décerner en 2013 le Grand Prix de la Francophonie de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre. *2084 : La fin du monde* a été récompensé par le Grand Prix du roman de l'Académie française 2015.

Pensées reconnaissantes à Henry David Thoreau, Charles Baudelaire, Franz Kafka, Constantin Virgil Gheorghiu, Dino Buzzati ainsi qu'à deux auteurs anonymes. Cette chronique sur les temps qui courent leur doit beaucoup.

*Prends des jumelles et regarde autour de toi,
jusqu'au mur d'enceinte, et pose-toi la ques-
tion : suis-je libre ?
Et agis en conséquence.*

PROLOGUE

Ce roman raconte les derniers jours de la vie d'Élisabeth Potier, professeure d'histoire-géographie à la retraite, habitant la Seine-Saint-Denis, victime collatérale de l'attentat islamiste du 13 novembre 2015 à Paris. Après quelques jours entre la vie et la mort, elle émerge de son coma avec une autre personnalité et c'est sous cette identité qu'elle décédera un mois plus tard. Décrypter le témoignage écrit qu'elle a laissé à sa fille Léa, et à nous incidemment, n'est pas facile, les voies de l'au-delà sont impénétrables. Pour y comprendre quelque chose, il faut passer par l'incroyable histoire qu'Ute Von Ebert, cheffe actuelle de la puissante dynastie Von Ebert, habitant Erlingen en Allemagne, dont l'empire financier et industriel, né en Amérique au XIX^e siècle, s'ancre aujourd'hui dans les cinq continents, a laissée par écrit à sa fille Hannah, alors que le monde s'écroulait autour d'elle et que la survie des habitants d'Erlingen dépendait d'un train fantôme. Entre les deux femmes existe

un lien par-delà le réel. Et comme on hérite du mystère de ses parents, leurs filles, Léa et Hannah, qui vivent toutes deux à Londres, sont prises dans le même mystérieux lien de gémellité qui liait leurs mères.

Les deux histoires additionnées sont une quête de vérité à travers les continents et les époques, vérité que certains, que nous dénonçons au passage, affirment posséder en exclusivité et entendent imposer au monde entier. La construction du roman s'éloigne notablement des cadres habituels de la narration romanesque et peut dérouter, mais ainsi est le chemin de la vérité, bien fait pour nous perdre. Dans cette vie, rien ne nous est donné gratuitement. La lecture, si elle s'accompagne d'une véritable méditation, est un acte initiatique.

PREMIÈRE PARTIE

LA RÉALITÉ
DE LA MÉTAMORPHOSE

*Toi qui entres dans ce livre,
abandonne tout espoir
de distinguer la fantasmagorie de la réalité.*

Bonjour Hannah chérie, c'est maman.

Excuse-moi si je déblatère, en ce moment je fais tout dans l'affolement... je dirais plutôt la fièvre, je n'ai pas peur, je veux juste faire vite et bien, je n'y arrive pas, ça m'énerve. C'est l'âge, tu me diras. Bon, d'accord c'est l'âge, mais je suis née fiévreuse, c'est donc autre chose... va savoir quoi.

Il y a aussi que ce suspense est insupportable. Chaque jour on nous dit que le train va arriver et chaque jour on nous dit que finalement il ne viendra pas. Il faut sans cesse se tenir prêt, c'est épuisant. À quoi bon enfin attendre si cette fichue machine ne se montre pas ? Mourir ici ou ailleurs, quelle différence, un trou est un trou.

Imagines-tu le cauchemar que ça va être d'embarquer toute la population dans six, dix, vingt wagons si on a de la chance ? Nous sommes bien douze, treize mille habitants à Erlingen, non, sans compter les paysans des environs qui vont

appliquer avec leurs grosses vaches, toutes équipées de leurs gros bourdons. Tu vois ça, des gens qui courent avec leurs valises d'urgence, des enfants qui hurlent, des mamans éperdues, des brutes qui menacent, des fous qui trépignent, des bestiaux qui beuglent ? *Herr Major* et sa bande de bras cassés devront nous transformer en sardines ou tirer dans le tas. Ça ressemblerait à quoi, *mein Gott*... c'est le train de la mort cette histoire... on a fait mieux comme sauvetage... Si Noé voyait ça... Bon, j'arrête le cinéma.

J'ai rassemblé les lettres que je t'ai écrites ces derniers mois et que je n'ai pas pu t'envoyer. Rien ne fonctionne à Erlingen et la poste moins que le reste, elle a tout bonnement disparu. On ne savait pas cette chose si importante, les gens s'y rendaient à reculons. J'en fais un paquet que je t'envoierai si je peux, sinon je le glisserai dans ta cachette, derrière le curieux miroir que tu as installé dans ta salle de sport olympique... C'est le moment de te le dire, ma chérie, j'ai toujours su où tu cachais tes petits secrets de vilaine fille, tes clopes, les petits mots de tes idiots d'amoureux... Hé remets-toi, je ne les ai pas lus, j'avais trop peur de mourir de rire ! Un jour, quand la vie reviendra, tu repasseras à la maison, tu les trouveras dans *notre* cachette (chut !). Tu sauras ce que nous avons vécu. J'imagine que c'est pareil chez vous, coupés du monde ou pas loin. On dit que la désagrégation est planétaire, est-ce vrai ? Dis-moi ce qu'il en est à Londres,

êtes-vous encore en vie ? Si on se revoit dans ce monde, tu me raconteras.

Bah, on s'en sortira, va, ce ne sera pas la première fois que l'humanité repartira de zéro. Ce monde est si pauvrement débile qu'il commet les mêmes pauvres débilitez depuis les origines. Celle-ci est quand même grosse, tu en conviendras, et à mon avis la bête n'a pas fini de se métamorphoser. Le grand Kafka a vu petit avec son horrible insecte qui terrorise la famille et les voisins de palier puis subitement se meurt de sa monstruosité. Pas très crédible cette mort opportune, n'est-ce pas ? En plus il a fait court, il ne nous dit pas un traître mot du pourquoi du comment son héros, le jeune Gregor, s'est métamorphosé en cafard géant durant son sommeil. Que voulait-il démontrer par là : que la frontière entre le réel et le virtuel n'existe que parce que nous manquons d'imagination ou au contraire parce que l'imagination est notre façon de voir le réel ? Mais alors où se situe la mort, dans le virtuel ou dans le réel ? Et qu'est-ce que le réel vu du virtuel et qu'est-ce que le virtuel vu du réel ? Sacré Kafka, chez lui tout était kafkaïen, ce garçon n'avait pas un gramme de logique dans sa tête de juif tchéco-allemand.

★

Mes petites aides, Magda et son lymphatique mari Helmut, te saluent bien. Helmut s'est fendu d'une belle réflexion : « *Ouh, elle a dû bien grandir !* »

C'est pour toi. J'ai répondu : « À vingt-sept ans, si on grandit c'est qu'on a mis des talons » et j'ai souligné que la dernière fois qu'ils t'avaient vue, il y a trois ans, tu faisais un bon mètre soixante-quinze à la toise. Ils sont là tous les jours. Je me demande qui tient compagnie à l'autre et qui en fin de compte doit payer le service, eux ou moi. Il y a des moments, je ne te dis pas, je me sens dépendante, ça me tue... je réagis à la seconde, je me fais cinglante, je les vouvoie de haut en leur donnant du « madame » et du « monsieur » pour nous rappeler à tous que la patronne c'est moi, la baronne Ute Von Ebert, des mondialement célèbres biscuits Ebert « *Der König des Keks* », du moins les jours de la semaine pour lesquels je les ai appointés, six matinées pour la Magda comme gouvernante et garde-malade et trois pour l'Helmut dans le rôle du bricoleur maladroit. C'est la peur qui les rend assidus, leur banlieue s'est vidée, elle serait infestée par les Ombres, les bonnes gens rentrent en ville pour la sécurité, et pour être à demeure quand le train fantôme daignera apparaître. Ceux qui ne trouvent pas un toit campent autour de la gare et ne quittent pas des yeux les rails jusqu'à l'horizon. Les étrangers ne se montrent pas, ils hésitent, rejoindre la ville intra-muros où ils sont mal vus, prendre le large ou gagner le maquis, ce qui ne clarifie pas le jeu, on craint des surprises de leur part.

Pour ce qu'il nous reste de temps à vivre dans cette galère, je vais peut-être proposer à

ces fidèles employés d'emménager ici, temporairement s'entend, la maison est trop grande, depuis ton départ elle a quintuplé de volume, elle résonne de vide et de souvenirs... c'est vrai qu'elle fait un peu château hanté, il suffit de lancer la rumeur pour qu'elle le soit réellement. Je n'ai peur de rien mais parfois, certains soirs, j'ai des palpitations. Magda cuisine et me toilette, et gouverne la petite valetaille (elle aussi apeurée... je sais que toutes et tous dorment ici dans les combles et les dépendances mais je ferme les yeux, ils ont trop peur de rentrer chez eux dans leurs fichus quartiers), Helmut s'occupe des courses, serre les robinets, surveille les environs et surtout il me rapporte tout ce qui se dit et se passe en ville. Il a une oreille sûre dans le *Gemeinderat*, l'appariteur du *Bürgermeister* en personne, ils sont cousins ou quelque chose comme ça. Son côté passe-muraille fait des merveilles, il entre et sort comme il veut, les gens le regardent, lui parlent mais ne le voient pas. La pagaille serait à son comble, à son avis la bombe n'est pas loin d'exploser, les officiels gesticulent, tournent en rond, racontent n'importe quoi, enchaînent les réunions et les messes basses... le reste du temps, ils se tiennent la tête entre les mains et respirent comme des phoques. Quelle horreur ! Les gens bêlent dans les rues comme s'ils cherchaient leur maman ; ils se jetteraient dans le ravin s'ils en avaient un à portée de vue.

« En est-il qui sonnent le tocsin, haranguent les foules, appellent à dresser les barricades ? »

Helmut n'a rien vu de tel. L'affolement et l'abattement seuls règnent en ville.

« Et les jeunes ? »

« *Ah c'est compliqué, madame, ils ne se comprennent qu'entre eux, et seulement quand ils délirent, ils semblent se dire que l'ennemi devient un ami si on partage ses idées, ils croient aussi que le véritable ennemi c'est nous, le soi-disant ennemi est un ami qui nous veut du bien.* »

« Quoi encore ? »

« *Ils désirent communiquer, échanger, apprendre de l'autre et se disent prêts à traverser les lignes pour courir fraterniser avec lui.* »

Ach so ! Que faire, leur expliquer, les retenir, écrire à l'ennemi pour les renvoyer gentiment ou condamner leurs parents au bannissement pour endoctrinement dangereux de leur engeance ?

« *La Sécurité sociale, les congés payés et tout le toutim, c'est le cancer des nations civilisées, ça rend débile* », disait l'oncle Gustav. Il adorait philosopher avec un drapeau à la main : « *Si on enlève à un homme le souci de sa sécurité et celle de son pays, il n'est plus un homme mais un mouton* », « *La liberté est un tout, son cœur est la fierté d'être responsable de soi et de sa famille* ».

Sur la question des primes, il était catégorique : « *Tout pour les anciens combattants, rien pour les pacifistes idiots.* » Je crois qu'il n'avait pas tort. Ce pays a si longtemps vécu dans la paix et la bonhomie qu'il ne sait rien de la guerre, de ses ruines et de ses ruses, il confond tout avec

tout, la chose et son contraire. Pour l'expliquer, ils disent que c'est une nouvelle maladie, une épidémie. D'accord, il faut alerter l'hôpital alors, pas les gendarmes, et si c'est la guerre on envoie la troupe et les canons, pas les agents du service de la déradicalisation de printemps quand même. Dire qu'on a voté pour ces abrutis, je te jure, on devrait les livrer à l'ennemi, il saurait quoi faire, lui... Helmut dit qu'il est aux portes de Mörlingen. Personne ne l'a vu mais comme il est partout dans le pays et dans le monde, rien n'interdit qu'il soit aussi à Mörlingen et bientôt à Erlingen.

Je plaisante, je plaisante, mais la situation est affreusement désespérée. Elle a évolué comme jamais nous ne l'aurions seulement envisagé, tout manque, rien ne marche, on vit sur les stocks, bientôt on se prendra à la gorge pour un quignon de pain. Dans la paix il n'y a pas de raison de penser à mal, et tant que le crime n'est pas commis il n'y a ni victime ni coupable, on sourit à la vie, n'est-ce pas ? L'affaire était louche dès le début pourtant, l'ennemi n'est pas tombé du ciel, il sortait bien de quelque trou, *verdammmt*, un enfant l'aurait compris. Quand avons-nous cessé d'être intelligents ou simplement attentifs ? On ne le saura jamais maintenant, *es ist ein Geheimnis mit sieben Siegeln*. Si la raison sombre, elle sombre, il n'y a pas de recours. Le résultat est que nul ne sait à qui, à quoi on a affaire, à ce stade on dit ennemi, le mot englobe toutes

les hypothèses, ce peut être les Soviétiques, les Chinois, les Nord-Coréens, les musulmans à Dieu ne plaise, mais aussi des zombies, des mutants, les martiens pourquoi pas, voire simplement des obsessions persistantes ou des malédictions d'un genre nouveau, ça ne se combat pas de la même manière.

Pourquoi diable ne s'est-il trouvé aucun sage et valeureux philosophe pour tancer le Prince ? *« Pauvre fou, si tu ne sais pas qui sera ton ennemi demain et après-demain, sache alors que tu as déjà perdu toutes les guerres à venir et que tu vis dans le sursis. »* Est-ce si difficile de dire les évidences ? Si tu me dis qu'il n'y a plus de philosophes depuis la Grande Époque, dis-moi alors, toi Hannah qui as réponse à tout, qui pensait dans ce pays durant tout ce temps ? Je n'ai pas souvenir que nous ayons jamais manqué d'émettre de bonnes et vraies questions, elles pouvaient parfaitement, ce me semble, exciter des penseurs honnêtes et les pousser à se dresser en chevaliers sans peur devant les rois malfaisants. Quand le courage est là, les mots pour dire sa colère viennent aisément. Ce n'est pas normal de cacher à l'humanité combien elle est dangereuse pour elle-même et pour la tranquillité du monde ; le principe de pullulement malsain qui l'habite est infini alors que le monde qu'elle occupe est contraint dans ses mouvements et ses dimensions.

S'il te plaît, ma chérie, prends soin de toi et pense à moi avec le sourire, ça m'aidera à mourir

rassurée. Que ça ne t'empêche pas de m'écrire... la vaillante poste reprendra bien du service, un jour.

Ta maman qui t'aime, ciao mia tesoro (j'apprends l'italien avec Magda tant qu'il lui reste un peu de son latin maternel et ça aide à passer le temps).

PS : En plus des lettres, tu trouveras dans *notre* cachette de la paperasse officielle (des titres, des copies certifiées, des choses, rappelle-toi, tu es l'héritière de l'empire Ebert) et... ne ris pas, un roman, il demande à être travaillé, si tu veux bien, les chapitres sont éparpillés dans les lettres ou sous forme de notes, groupe-les à ta manière, trouve de bons liens, et si je ne suis pas là quand tu reviendras à la maison, publie-le sous ton nom... s'il y a encore des éditeurs, des livres et des survivants pour les lire. Je lui ai donné pour titre *Le train d'Erlingen* et pour sous-titre *Lettres à Hannah*. N'oublie pas de le remplacer par *Lettres à maman*, ou si tu veux de la distance *Lettres à Ute*, mais bon tu mettras ce que tu voudras. Tu verras, c'est intéressant, en quelques pages, je raconte ce pauvre monde qui se meurt la bouche ouverte en croyant énoncer des vérités premières qui ne sont que dernières et bonnes à jeter à l'égout.

Buongiorno, Hannah mia, c'est maman.

J'espère que tu vas bien... bien que, excuse-moi, je ne sache pas trop à quoi cela correspond dans cette Great Britain où en toutes choses on fait le contraire des autres, mais comme disent les philosophes chinois, on s'en fiche, chacun mange son chien comme il veut. Si tu fermes les yeux, tout est noir et immobile, même la lumière du soleil. J'aime bien aussi quand ils disent que la terre tourne pour elle-même, pas pour les hommes.

Je n'ai toujours pas compris ce qui t'a pris d'aller t'y enterrer, l'amour n'est pas une raison pour devenir bête, son fiancé on le ramène à la maison et on le rééduque. Jadis on lui passait la corde au cou pour vite le mater et hop on lui fourrait le mors entre les dents. Une fois bien nourri, il cesse de gigoter et ne pleure plus après sa maman, ses copains et son quartier.

De mon temps, on voyait ce pays comme

une île déserte, habitée par des fantômes et des mouettes, et périodiquement visitée par des vampires des confins transylvaniens, personne n'aurait jamais conçu le projet de courir s'échouer de la sorte. *Wuthering Heights*, *The Hound of the Baskervilles*, *Dracula*, *Jack the Ripper* et tutti quanti, qu'on avait tant de mal à lire tant ils étaient lugubres, nous en avaient apporté la confirmation, l'île était bel et bien démoniaque. Et voilà qu'aujourd'hui c'est le must, on y chante et on y danse comme s'il y pleuvait du soleil toute l'année. Enfin, ce qu'on retient dans le contexte actuel c'est qu'une île dressée sur des falaises abruptes comme elle est plus facile à défendre contre les envahisseurs qu'un continent à ras d'eau balayé par les vents.

Un jour, soit dit en passant, tu penseras à m'expliquer pourquoi ce pays est le seul sur terre à avoir tant de noms : England, Great Britain, United Kingdom, British Isles, Albion... est-ce pour tromper ou pour séduire ?

Pour Erlingen, c'est sûr, le début de la fin a commencé le 11 octobre. Sans doute en est-il de même pour beaucoup de villes dans le pays, il y a eu un jour où tout a basculé pour elles. La guerre, si c'est une guerre et pas une épidémie, s'est propagée à une telle vitesse dans le monde qu'on peut dire qu'elle est déjà perdue par les uns et gagnée par les autres, et les autres ce n'est pas nous, nous on est entre drapeau blanc et sauve qui peut. À Erlingen, on ne parle plus que

du train. J'imagine que chez vous, les insulaires, le sujet c'est le bateau fantôme.

Je suis désolée d'être négative, ma chérie, c'est décourageant je sais, mais que veux-tu, la vieille femme que je suis, impotente un jour sur deux, qui ronchonne plus qu'à son tour, qui est portée au catastrophisme comme tu sais, pense plus facilement au malheur qu'au bonheur. Le seul bonheur pour moi en cette vie c'est toi. Or je n'ai pas de nouvelles de toi et je ne peux te donner des miennes, quelle horreur, mais bon il faut savoir se contenter de ce qu'on a, n'est-ce pas, alors je pense tout le temps à toi et je t'écris beaucoup, ça me rend heureuse. Tu as toujours été forte, décidée, calme. De qui tiens-tu ça ? Pas de moi qui marine dans la fébrilité depuis l'enfance et pas de ton pauvre père qui, sorti de son laboratoire où jour après jour il cherchait la formule du biscuit idéal, ne savait reconnaître ni le nord ni le sud. Un génie a veillé sur toi et il s'y connaissait. J'aimerais tant te serrer dans mes bras, tu me passerais un peu d'énergie et de clairvoyance.

J'espère de tout cœur que le monde encore indemne va réagir et d'abord commencer par réfléchir. Si on ne croit pas à la vie et à la liberté, on ne peut pas les défendre, pardi, et si on ne le fait pas, il n'y a simplement pas de raison de continuer à vivre. J'ai idée qu'à force de tout avoir, l'essentiel et le superflu, et en plus le

défendu et le nuisible, les gens se sont épuisés, l'ennui les a dévorés. À croire que la magie de la vie, de la liberté, et l'aspiration au bonheur ne fonctionnent que chez ceux qui souffrent de leur manque. Heureux les pauvres, les démunis et les anxieux sans repos, le ciel est à eux. Tu vois, je philosophe comme tonton Gustav, tête carrée et hobereau de son état, qui nous faisait tant rire. Dis-moi comment, partant d'une situation normale, nous sommes arrivés à ça, marcher sur la tête comme des poireaux ? Là je pense carrément que les pacifistes sont les ennemis de la paix et que les hommes de paix sincères sont tout à fait légitimes de les attaquer et de les réduire. Ce sont eux qui nous ont menés où nous sommes, Gros-Jean comme devant, ils nous ont fait rater les meilleurs combats de la vie. C'est fou quand même, notre amour de la vie, de la liberté et de la paix a fait de nous de pauvres diables effrayés, aptes à toutes les lâchetés, quand la haine de la vie, de la liberté et de la paix a donné à notre diabolique ennemi le goût de l'éternité et de la toute-puissance, et la détermination pour les obtenir par tous les moyens. Quel drame que d'en être arrivé à penser que la défaite et la soumission seraient pour nous une solution satisfaisante. Il y a de quoi se révolter mais c'est vrai, quelle autre place sinon la dernière attribuer aux crétins confits dans la mollesse que nous sommes ?

★

Je te parlais du 11 octobre. C'est ce jour, après quelques nuits de bla-bla sinueux, que le valeureux *Gemeinderat* de notre ville a pris la décision d'organiser la fuite plutôt que de préparer la défense. La soumission n'a pas été écartée, c'est le joker. Helmut a pu avoir copie du procès-verbal de la réunion. Je te résume le verbiage, tu verras par qui nous sommes gouvernés. Certains, Hans Schulz, Dieter Hesse, Georg Müller et d'autres de nos connaissances que nous savions intelligents, et raides du cou comme on sait l'être chez nous à propos de rien, eh bien figure-toi que non, ils sont les rois des idiots, des couards et des escrocs. Je ne crois pas qu'ils soient des assassins endurcis mais là, au milieu de leur bavardage ils ont carrément prémédité un génocide. Le temps dira s'ils ont joint le geste à la parole.

Lis ça pour voir, c'est un extrait du procès-verbal de la réunion, Helmut l'a obtenu de son brave et providentiel cousin. Il ne te reste qu'à imaginer ces traîtres tremblant, suant et bégayant pour voir la vérité dans toute son horreur, c'est affligeant.

Dans le verbatim, H. S. c'est Hans Schulz, D. H. c'est Dieter Hesse, un copain d'affaires de ton père, J. S. c'est Jürgen Stein, le *Bürgermeister*, J. M. est cet abruti de Julius Masttal qui dirige l'office de tourisme, G. M. c'est Georg Müller, le notaire et roi de l'évasion fiscale, quant à

Boualem Sansal

Le train d'Erlingen ou La métamorphose de Dieu

« Je plaisante, je plaisante, mais la situation est affreusement désespérée. L'affaire était louche dès le début pourtant, l'ennemi n'est pas tombé du ciel. Quand avons-nous cessé d'être intelligents ou simplement attentifs ? »

Héritière d'un puissant empire industriel, Ute vit à Erlingen, une bourgade cossue du sud de l'Allemagne. Dans des lettres au ton très libre et souvent sarcastique, Ute s'adresse à sa fille Hannah qui habite Londres. Elle lui raconte l'arrivée d'un ennemi fanatique à Erlingen : « les Serviteurs », qui ont imposé comme loi unique la soumission à leur dieu. Les habitants attendent fiévreusement un train qui doit les évacuer. Mais le train du salut n'arrive pas...

« Exceptionnel. »

Sandrine Mariette, *Elle*

« Une construction romanesque fascinante. »

François Busnel, *La Grande Librairie*



Le train d'Erlingen
Boualem Sansal

Cette édition électronique du livre
Le train d'Erlingen de Boualem Sansal
a été réalisée le 26 mars 2020 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072875069 - Numéro d'édition : 360622).

Code Sodis : U30270 - ISBN : 9782072875090.

Numéro d'édition : 360625.